

Christine Palmiéri
Une vertigineuse verticalité

Louise Dupré

Volume 42, Number 174, Spring 1999

Femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53144ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupré, L. (1999). Christine Palmiéri : une vertigineuse verticalité. *Vie des arts*, 42(174), 41–43.

Une vertigineuse verticalité

Louise Dupré

CHEZ CHRISTINE PALMIÉRI, L'ART, COMME RECYCLAGE DE LA MÉMOIRE, AURAIT POUR FONCTION DE NOUS FAIRE SOUVENIR

QUE NOUS NOUS DIRIGEONS VERS LES PROFONDEURS D'OÙ NOUS VENONS.

À chacune de ses expositions, Christine Palmiéri descend toujours un peu plus dans l'obscurité du monde, elle le creuse, le fouille, le sonde, l'apprivoise, interroge les strates paradoxales d'une mémoire qui à la fois se dérobe et se donne, ne s'offre que pour mieux se refuser. Présence d'un vide, d'une absence radicale dont témoignent les traces inscrites dans la matière. Corps d'insectes, d'oiseaux, d'humains gravés dans le matériau pictural comme s'ils étaient incrustés dans la pierre, fossilisés. Passage de la main qui laisse un trait gras, dessins ou mots qui tentent de consigner la fragilité de l'être, son désespoir, la stupéfaction devant la vérité, la grande, la seule ; cette révélation d'une terre qui ne nous nourrit que pour mieux nous engloutir. Nous effacer. Œuvre grave que celle de Christine Palmiéri, comme le sont souvent les œuvres lucides, sans complaisance, mais par là même ouvertes à une luminosité propre à la foi et à l'espérance. Démarche qui nous renvoie à une évidence : la vie sourd, remonte des profondeurs pierreuses, refait surface, toujours. L'art est là pour nous rappeler que nous sommes mortels mais vivants, bien vivants.



Mue de mémoire, d'après Huée de Pierre Ouellet
acrylique et laque sur vinyle
185 X 125 X 2 cm
photo : François Bonal

UNE ANTHOLOGIE DE LA MÉMOIRE

C'est ainsi que l'installation *Mue de mémoire*, de Christine Palmiéri, présentée à Limoges, du 28 septembre au 18 octobre 1998, à la Galerie Circulation Res Rei, s'inscrit dans la continuité de ses productions récentes : *Les dieux sont ici nulle part*,

à la Galerie de l'UQAM, en 1996, lors de l'exposition *Objet de transit*; *Physica sacra*, installation présentée lors de l'exposition collective *Ombres convives*, chez Graff, en juin 1997¹; *Parcours mnémonique*, exposé à la Galerie Harrison en mai 1998. L'artiste visuelle poursuit ici son exploration de la mémoire sous ses multiples facettes : la mémoire individuelle et la mémoire collective, picturale et scripturaire, consciente et inconsciente, temporelle et spatiale, corporelle et conceptuelle, perceptive et cognitive, passée et présente se croisent, se rencontrent, s'interpellent, dialoguent, s'entrecroquent pour créer une vertigineuse verticalité qui trouve ses racines dans la mémoire immémoriale de la terre.

Travail d'archéologue et d'archiviste, *Mue de mémoire* se donne en effet à lire comme un livre gigantesque, une audacieuse anthologie regroupant des fragments de textes d'auteurs contemporains de nationalité française (Pierre Bergounioux, Georges Didi-Huberman, Jacques Dupin, Robert



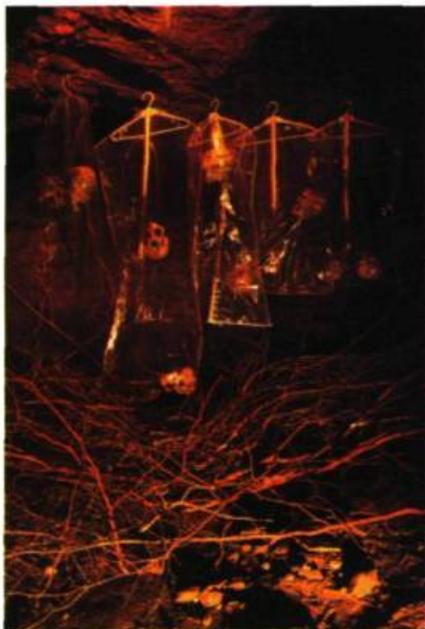
Mue de mémoire, d'après Études pour une muse de Robert Marteau
acrylique et laque sur vinyle
185 X 125 X 2 cm
photo : François Bonal

Marteau, Pierre Michon, Richard Millet, Claude Ollier, Gérard Titus-Carmel, par exemple), marocaine (Abdelkebir Khatibi) et québécoise (Jean-Pierre Girard, Pierre Ouellet et Pierre Yergeau, entre autres). Le spectateur, la spectatrice parcourent donc l'exposition comme s'ils circulaient à travers les différents chapitres d'un vaste ouvrage collectif, d'une réflexion polyphonique sur la mémoire, réflexion scripturaire et picturale dont les pages semblent surgir des parois mêmes de la terre creusée pour venir s'imprimer dans leur œil.

L'exposition est constituée de dix-neuf installations, étroitement reliées les unes aux autres, qui sont autant de morceaux, de fragments d'une seule installation gigantesque se déployant sur trois niveaux, trois étages de galeries souterraines. Sise à l'intérieur des remparts de la vieille ville de Limoges, la Galerie Circulation Res Rei jouit d'une situation particulière; en effet, depuis la fin de l'Empire romain, Limoges s'est développée en profondeur plutôt qu'en étendue. On se trouve en présence d'un immense réseau de souterrains atteignant parfois jusqu'à cinq étages, souterrains qui ont été utilisés jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Espace exceptionnel, que Christine Palmiéri ne fait pas qu'utiliser. On a le sentiment que l'exposition a été pensée à partir de l'espace, que le lieu fait partie intégrante de cette installation unique. De fait, on suit l'artiste dans les entrailles de la terre pour s'enfoncer avec elle dans le noir des souterrains humides, à peine éclairés, on emprunte des corridors qui suintent, laissent échapper des filets d'eau, on descend les marches de pierre mangées par les siècles en prenant soin d'éviter une mauvaise chute, pour découvrir une à une les salles – les cavernes, plutôt – où sont exposés les différents volets de l'installation.

LES PANNEAUX DE L'ALLER-RETOUR

Certaines installations comportant plusieurs panneaux, quarante panneaux constituent les dix-neuf volets de l'exposition, chacun mesurant 185 centimètres de



Mue de mémoire, d'après Rouge Fusain de Christine Palmiéri
ceintres, porte-vêtements, crâne, acrylique et laque
180 X 250 X 300 cm
photo: François Bonal

hauteur par 125 centimètres de largeur. Quarante rideaux de vinyle transparent, donc, sur lesquels apparaissent des dessins, des textes ou des dessins accompagnés de textes, productions réalisées avec de l'acrylique, de l'encre et de la laque, parfois complétées par des objets: le plus souvent, des crânes. Accrochés avec des épingles de bois dans l'espace, et non sur les murs, les rideaux sont éclairés par derrière, de sorte que les corps représentés se détachent, surgissent de la pénombre. Corps lumineux qui s'offrent au regard, corps à la fois glorieux et spectraux qui se montrent décharnés, squelettiques, présentant des crânes aux orbites sèches, à la mâchoire fixe, à jamais immobile, attirant l'attention sur le dessin précis de la cage thoracique, comme dans l'installation faite à partir du texte «*Elle bouge encore...*» de Gérard Titus-Carmel. Corps suppliciés, torturés, telle la tête qu'on vide de son cerveau à l'aide d'une seringue, qu'on peut voir dans l'installation élaborée d'après *Huées* de Pierre Ouellet et qui laisse supposer la migration, la mue, la réutilisation continue de la mémoire. Dans l'univers de Christine Palmiéri, rien ne peut se créer qui n'ait d'abord été sacrifié sans pourtant être perdu...

Si l'exposition montre une connivence étroite avec les textes de chacun des auteurs, les dessins de Christine Palmiéri pourtant n'illustrent pas les textes: ils poursuivent, les interprètent, les mettent en rapport, tissent le fil d'une mémoire plurielle, multiforme,

mémoire qui essaie de rester intacte malgré les ravages du temps, à l'image de ces êtres fossilisés dont les dégradés de noir et d'ocre sont recouverts d'une laque brillante, nous donnant une impression d'humidité, de vitalité. Noir et ocre: nous voilà dans les différentes tonalités du sombre et de la lumière qui viennent toujours à s'entremêler dans ces corps qui nous rappellent constamment nos origines et notre finalité. Comme si l'accumulation des différentes strates de mémoire avait pour fonction de nous faire souvenir que nous nous dirigeons vers les profondeurs d'où nous venons. Tragique aller-retour qui n'a pourtant rien de cynique ni de morbide.

Car en nous montrant la violence de la condition humaine, comme nous le rendent la plupart de ces corps suppliciés, l'installation de Christine Palmiéri arrive pourtant à nous faire ressentir une sérénité, une paix qu'on retrouve dans les *catacombes*; oui, le terme *catacombes* convient bien à la spiritualité qui se dégage de l'exposition. Le travail de la lumière, chez Christine Palmiéri, apporte à la mémoire une mutation du noir,



Mue de mémoire, d'après Chutes de Bernard Noël
acrylique et laque sur vinyle
185 X 125 X 2 cm
photo: François Bonal

provoque la contemplation, permet en dernier lieu de creuser dans l'œil l'espace nécessaire à la vision intérieure. Cela, on le ressent particulièrement à la vue de deux installations saisissantes: d'abord l'image de deux corps crucifiés, élaborée d'après *Études pour une muse* de Robert Marteau, puis la représentation d'une croix à laquelle est suspendue une tête de bovin, croix portée par un homme. Cette dernière installation, d'après *La gloire des Pythre* de Richard Millet, par laquelle l'on termine la visite des souterrains, donne un sens particulier à l'exposition; la mémoire ultime n'appartient-elle pas au domaine culturel, ne débouche-t-elle pas sur un espace intime, traversé par le sentiment du religieux, du sacré?

L'exposition *Mue de mémoire* montre une complicité avec l'œuvre de l'artiste Christian Boltanski, particulièrement avec *Les portants*, installation présentée à la Galerie Yvon Lambert à Paris en 1996. Chez les deux artistes, on retrouve en effet une même préoccupation pour la mémoire, comme des similarités plastiques évidentes. Chez Boltanski, les images fantomatiques suspendues dans l'espace et voilées par des tissus transparents, qui à la fois effacent et montrent les visages, rappellent, comme chez Christine Palmiéri, le côté toujours précaire des traces laissées par les vivants. Chez les deux artistes, c'est en dernier lieu l'art lui-même qui est interrogé. L'art, comme recyclage de la mémoire, sert de passage entre le visible et l'invisible, le fini et l'infini, le fugitif et le durable, le très bas et le très haut. □

¹ On pourra voir à ce propos l'article de Pierre Ouellet sur le travail récent de Christine Palmiéri dans *Vie des arts*, no 167, été 1997, p. 41-43, et l'étude de ce dernier, intitulée «*Le fil de l'espace*», dans *Ombres convives*, aux Éditions du Noroît, coll. «*Chemins de traverse*», 1997, p. 197-212.

EXPOSITION
CHRISTINE PALMIÉRE EST REPRÉSENTÉE
PAR LA GALERIE HARRISON II,
ÉDIFICE BELGO ART CONTEMPORAIN
372, RUE STE-CATHERINE OUEST
ESPACE 324, MONTRÉAL